Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 17 (1949)
Heft: 6

Artikel: Connais-toi, toi-même
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568877

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

J'en ai bien vite la révélation en le voyant, un matin où j'arrive plus tôt qu'à l'ordinaire, en promenade avec un charmant blondinet. Découvert, Jean m'écrit le soir une lettre de rupture. Ma douleur est terrible. Je reste une semaine au lit, avec une fièvre ardente.

Jerry me soigne tendrement. Je guéris enfin, mais je ne retourne pas au collège. Grand'mère meurt, au milieu de la tristesse générale. Je suis très peiné par sa mort, mais découvre en moi que mon chagrin est moins fort que celui de mon amour détruit. Jerry, à qui je me confie, me comprend. Il dit lui-même ce que je pense et n'ose dire.

Connais-toi, toi-même

par Bichon

A petit Bob, avec l'expression de tout mon amour, et l'espoir que son nom charmant, en tête de ces lignes, leur portera chance et bonheur.

Nous étions un soir quelques camarades du club d'échecs réunis au café, à discuter de mille choses en vidant une dernière blonde, quand la conversation à bâtons-rompus vint à tomber sur les pédérastes. Vous pensez si j'ouvris l'oreille et si j'affectai tout-à-coup un air innocent et détaché. Car jusqu'à présent, aucun de ces messieurs n'a jamais deviné ni pressenti mon secret, pas même au silence gêné que je gardais bêtement, alors qu'eux tous s'échauffaient — preuve que leur perspicacité est moins en éveil qu'ils ne pensent. — J'en connais plusieurs, dit l'un des discoureurs; j'ai deviné qu'ils „en sont" à certains défauts de la cuirasse qui ne trompent jamais: leur voix pointue, presque féminine, et jacassante; leurs propos affectés et souvent ridicules, et leurs continuels „ma chère!"; l'acharnement, le plaisir qu'ils mettent à se moquer de leurs propres travers, eux qui se trouvent mille excuses quand des normaux les raillent; leur veston trop cintré et toujours boutonné sur des hanches saillantes — chez les jeunes, s'entend; leur cravate recherchée et leurs bagues d'un goût parfois douteux; leur chevelure souvent parfumée, oxygénée et ondulée artificiellement; leur petite glace de poche exhibée à tout instant. Si vous en voyez des „comme-ça" dans la rue, soyez certains que ce sont de ces „chevaliers de la manchette" dont parle Jean-Jacques dans ses Confessions. — Tu oublies les regards „soupeseurs" dont ils suivent les jeunes gens qu'ils croisent, continua le suivant, l'attirance qu'exercent sur eux les bains turcs, les bals masqués, les fêtes foraines, les combats de catch et de boxe, les cohues où l'on est serré comme des anchois, l'obscurité des salles de cinéma et surtout les édicules publics de nécessités. — J'ai remarqué, dit un troisième, qu'ils discutent volontiers d'esthétique et de philosophie, de théâtre, de chorégraphie, de littérature et d'art en général, y compris la broderie, parfois avec talent, souvent sans rime ni raison, en usant de quelques termes savants qui n'en imposent qu'aux sots; Beethoven et Shakespeare n'ont pas de défenseurs plus convaincus et moins compétents. — Comme les femmes, surenchérit un autre, ils se font gloire de peu manger, de peu dormir et surtout de ne pas ronfler — quelle horreur! Ils répugnent à avouer leur âge; ils sont sensibles, disent-ils, aux odeurs de cuisine, aux jurons gras, à la chaleur, à la lassitude, aux liqueurs fortes, au bruit — sauf du jazz, aux chagrins d'amour, à tout; ils se plaignent dolemment de maladies

nobles, palpitations de coeur, hypertention des nerfs, troubles visuels, estomac délicat, vertiges, amnésie, insomnie, surtout l'insomnie; ils adorent les petits chiens à long pelage, les cornichons, les colifichets, la lingerie de soie et les pochettes de dentelles, les revues suréalistes, les potins d'escaliers, les maisons à deux entrées, les reproductions de statues d'éphèbes grecs, les produits pharmaceutiques à base d'hormones; ils s'intéressent aux questions de mode, aux recettes de pâtisserie, aux ventes de charité bien-pensantes, à la chiromancie et autres tables tournantes; ils vont rarement voter, bien que patriotes convaincus et démonstratifs; ils détestent les athées, craignent les détectives privés et surtout les maîtres-chanteurs. — Un dernier donna le coup de grâce en ajoutant: Ils sont bavards, indiscrets et incapables de garder un secret, sans parole et sans personnalité marquante, curieux, menteurs, vantards, superficiels, pusillanimes et souvent pleutres, à cause du ridicule qui les guette en cas de „malheur" [1]), et pour la plupart ils sont laids, par manque de naturel, et faméliques par snobisme d'élégance.

J'étais atterré. Je n'aurais jamais cru que nous eussions si mauvaise presse, qu'on se fût pareillement intéressé à nous, qu'on nous eût observé, à notre insu, avec autant de malveillante attention. Et rentré chez moi, je songeais dans mon lit à tout ce que je venais d'entendre — et dont je vous fais maintenant juge, sans rien y ajouter, croyez-moi bien. On avait incontestablement forcé la note, fait le diable plus noir qu'il n'est en réalité, comme il arrive souvent en pareilles occasions. La meilleure preuve que mes camarades des échecs manquaient de jugement, et par là de mesure, c'est que, comme déjà dit, aucun n'avait jamais démasqué mes batteries de vieille tante. Tout au contraire, j'ai pour beaucoup de mes connaissances (malheureusement pas pour toutes) l'enviable réputation d'être un redoutable don Juan, parce que je fais volontiers la cour aux femmes et que je ne suis point avare de compliments dithyrambiques à leur adresse — de compliments mieux tournés que mon insignifiante personne. Bien à l'abri derrière ma laideur naturelle, sûr et certain que jamais ma virginité sans sex appeal ne sera prise d'assaut par aucune personne du sexe, je peux me permettre envers elles toutes les sottises verbales d'un beau gosse, tous les cabotinages d'un Casanova sans perruque, je peux rendre les veuves rêveuses, les matrones nerveuses et les maris jaloux, et cependant continuer pudiquement d'ignorer si le „carrefour du plaisir", chez la femme, est dans le sens horizontal ou vertical; il me suffit amplement de savoir dans quel sens il est chez l'homme, seul objet de mes désirs. Mais de même qu'il n'y a pas de fumée sans feu, il n'y a pas non plus de jugement exagéré sans un reflet de vérité. C'est pour essayer d'établir le degré de cette vérité première que je propose à votre méditation, ami lecteur, et aussi à votre critique éventuelle (car je n'ai pas la prétention d'être seul à y voir clair là-dedans, et du reste la lumière naît du choc des idées, ami Lermite!) les quelques réflexions et observations suivantes. Je ne suis pas arrivé à l'âge de raison sans raisonner beaucoup, et nombre de mes cheveux gris sont la preuve de l'activité de mes pensées sur le grand problème de ma vie, de notre vie.

[1]) Le Département militaire fédéral a pour règle bonne ou mauvaise de considérer comme homosexuel „probable", tout officier encore célibataire à quarante ans, et „certain", dès l'âge de cinquante ans. Ce test bureaucratique

[1]) Rapport du chef de la police berlinoise, lors de l'affaire: Prince de Hohenlohe/ Maximilien Harden (avant 1900).

peut paraître assez rudimentaire de conception, mais je le crois très exact, en théorie comme en pratique. Personnellement, moi qui connais tant de célibataires, je n'en connais pas d'un certain âge, si plausible que soit la raison „officielle" de leur célibat, qui ne soient des homosexuels déclarés, sympathisants ou ignorés — croient-ils! La question des ecclésiastiques mise à part, et naturellement aussi celle des interdits, aucune, absolument aucune raison personnelle, ni sociale, ni morale, ni autre, n'empêche et n'empêchera jamais un homme normal entre vingt et quarante ans, de convoler un beau jour en justes noces, ou de vivre maritalement avec la mère de son enfant naturel, ou avec toute autre femme consentante. Même l'égoïsme, l'affreux égoïsme finit par rendre les armes sur l'autel de l'hyménée — ou ce qui en tient parfois lieu. En cela, l'homme, obéissant à l'invincible loi de la Nature, est semblable à l'oiseau ou à tout autre animal, qui ne songe au printemps de la vie qu'à construire un nid ou creuser une tanière, pour y abriter ses amours et élever sa nichée. C'est dire que notre pauvre arsenal homosexuel d'arguments explicatifs, si bien fourni nous semble-t-il, n'a que des possibilités de défense limitée, mais aucune d'attaque ni de victoire; car qui n'avance, recule. Il n'est cependant pas impossible que certains vieux messieurs vivant dans des conditions spéciales, un milieu vieillot, féminin, ouaté, fermé, mômier, stagnant, moralisant, ignorent en toute innocence qu'ils sont des tantouillettes, simplement parce que jamais ils ne se sont demandés pourquoi les femmes, à commencer par les collets montés et les laiderons à principes de leur entourage, les intéressent si peu. Quant aux demoiselles jeunes ou moins jeunes qui n'ont pas trouvé de mari (je ne dis pas d'amant), qu'elles ne regrettent au moins rien; autant vivre seule et . . . s'éclairer aux chandelles, que d'être sexuellement mal accompagnée. Et je crois pouvoir ajouter, bien que je n'en aie aucune preuve, sauf ma certitude personnelle, que les homosexuels sont assurément plus nombreux chez les hommes que chez les femmes — lors même que le contraire semble vrai, du fait que la femme cache moins son jeu que l'homme, en a moins de gêne que lui. Qu'en pensez-vous, ô mes soeurs en jupons? vous qui abusez tant du bécotage et autres caresses des seins et des mains.

2) J'ai lieu de supposer que peu d'homosexuels sont morts en emportant leur secret dans la tombe. Qu'on le veuille ou non, il arrive fatalement des circonstances où le sort nous trahit, où l'on se trahit soi-même, surtout quand on se croit seul, qu'on ne s'observe pas et qu'on rêve, et plus encore quand on a un verre dans le nez, qu'on perd son contrôle personnel, que le „détective extra-privé", chargé de garder notre honneur de faux normal, s'endort dans une ivresse béate. Oh! mes amis, méfiez-vous de ces états-là; plus d'un parmi nous y a laissé le repos de ses vieux jours et la considération d'un chacun. Cacher éternellement son jeu est cependant presque impossible. Car il faut malheureusement reconnaître que, pour beaucoup d'entre nous, le secret (tant que c'est un secret) s'impose, qu'il est une nécessité sociale et économique, sinon même le tribut du repos familial; pour nombre d'autres frères d'infortune, des orgueilleux, c'est l'idée d'être confondus avec nous qui leur est intolérable et inadmissible. On peut, à la rigueur, dissimuler la chose dans sa propre famille, où l'on nous fait trop confiance pour qu'on y voie toujours bien clair en nous, où notre mère adorée est une trop puissante alliée involontaire pour que nos proches se permettent le moindre doute à notre égard; et puis, les tares héréditaires (si tare il y a, en l'occurrence) ne

présentent un intérêt de curiosité que dans la famille des autres, pas dans la nôtre. Mais les héritiers éloignés, les collègues, les employés et les employeurs, le personnel de maison, les concurrents et les voisins, les „amis“ de la société de chant ou de gymnastique ont le coup d'oeil infiniment plus malin et l'esprit déductif. Un rien, un détail infime, un rideau qui tombe discrètement après l'arrivée d'un copain, une clef qui tourne doucement derrière le garçon boucher ou laitier, un „trou“ dans le bruit de conversation entre deux amis à l'étage au-dessus, une radio subitement plus bruyante et un ressort de canapé qui gémit chez un célibataire endurci à la porte duquel on vient d'entendre sonner trois petits coups secs — comme au théâtre avant le lever du rideau, un vélo d'homme abandonné régulièrement pendant une petite heure devant l'habitation d'un monsieur seul, tout leur est une occasion de se faire, à notre sujet, une opinion généralement exacte — il faut le reconnaître; et leur raisonnement nous étonne ensuite par sa justesse d'appréciation et son développement logique de roman policier. Mais dans l'art subtil de nous détecter, de nous humer, personne n'a plus de flair que les jeunes filles à marier — die Unschulden vom Lande des Suisses allemands; — il semble, sous ce rapport, qu'elles voient courir le vent, tant leur oeil nous transperce à vif. Une demoiselle de mes bonnes connaissances, presque une enfant, faisait une fois remarquer, sans avoir l'air d'y toucher, et en petit comité heureusement, „qu'on ne rencontrait jamais dans la rue monsieur Bichon en compagnie d'une femme, mais toujours seul ou avec des hommes jeunes ou vieux.“ Un point, c'est tout. Si peu que ce fût, c'était amplement suffisant pour me mettre dans mes petits souliers et alimenter d'un filet d'eau trouble l'exécrable moulin de la médisance. Les vieilles dames, par contre, nous adorent littéralement et prennent pour du bon argent nos compliments et nos politesses surannées. Nos petites attentions de mâles à la noix de coco leur rappellent le bon temps de la jeunesse, „où les messieurs étaient polis et les demoiselles honnêtes; tandis qu'aujourd'hui . . . !!“ Nos mensonges galants les enchantent et les transportent d'aise, notre petit doigt levé en aile de pigeon leur paraît un comble de grâce et d'élégance, et nos gestes précieux s'harmonisent admirablement, je l'avoue, avec leurs minauderies saccadées d'antiques poupées un peu détraquées de partout. Oui, les vieilles dames sont nos meilleures alliées; elles nous défendent éloquemment et en totale méconnaissance de cause devant leurs cadettes qui nous méprisent et les hommes qui nous moquent; elles nous citent volontiers en exemple à Pierre, Jacques et Jean. Mon Dieu! ont-elles si tort que cela? C'est déjà beaucoup de n'être pour rien dans la malheureuse naissance des enfants illégitimes — les créatures les plus à plaindre, après les condamnés à mort.

3) Sommes-nous vraiment unis par une sorte de franc-maçonnerie, par des affinités de clans? et à quoi nous reconnaissons-nous entre „frères“? On raconte (on en raconte tant sur notre compte!) que nous nous reconnaissons entre nous à ce détail: qu'en nous donnant la main, nous nous chatouillons légèrement la paume avec le petit doigt. Essayez! vous verrez combien c'est facile. Voici plus d'un demi-siècle que je m'exerce à pareille singerie, sans être encore jamais arrivé à un résultat satisfaisant, et je plonge régulièrement dans l'ahurissement les amis, des vrais, que je soumets à cette épreuve qui les étonne et à laquelle ils ne comprennent rien. Non, non; nous avons bien mieux pour nous reconnaître, sans même qu'il soit besoin qu'on se touche; nous avons notre flair, notre fameux flair, dont le fonctionnement

s'apparente vaguement à celui du radar. Un de mes bons amis m'avoua que, le jour de notre première rencontre, il flaira immédiatement en moi un collègue du même bord, à mes gestes modestement volubiles et arrondis, mon amabilité à chichis, mes grâces tout sucre et miel, mes petites exclamations roucoulantes, et d'autres détails à peine perceptibles et cependant évocateurs d'une sensibilité toute féminine, sous l'écorce rugueuse du mâle. Là où tout normal ne voit que du feu, il est indéniable que nous avons tôt fait de nous reconnaître l'un l'autre, de nous deviner, de séparer le bon grain de l'ivraie commune. Si nous n'avions à craindre les simulateurs, nous pourrions nous aborder sans autres précautions, la main tendue. Tantôt c'est un clignement de paupière, qui nous signale à l'attention d'un oeil exercé, un geste inconscient de la tête après le passage d'un grand garçon, notre manie de nous éventer à tort et à travers, de nous pâmer, de tapoter nos rares cheveux pour les faire bouffer; tantôt c'est le fait de nous afficher imprudemment en compagnie d'homosexuels trop connus et avérés; de nous promener à de certaines heures nocturnes (l'heure du berger), en de certains endroits discrets de rendez-vous; de marcher les mains pendantes, appuyées l'une sur l'autre, comme pour cacher notre sexe; de mener une double existence, l'une officielle, l'autre secrète et même mystérieuse; de regarder avec insistance dans le blanc des yeux quiconque nous intéresse, puis de détourner pudiquement le regard, comme une fillette prise en faute de curiosité; d'affecter un air faussement indifférent et innocent quand passent de fiers jeunes soldats — qu'on meurt d'envie cependant de manger des yeux; de s'obstiner à ne pas porter les lunettes dont on aurait un urgent besoin; de trottiner à menus pas dans des chaussures généralement trop étroites; de nous embarrasser comme à plaisir d'un tas de petits paquets soigneusement enrubannés; d'être éternellement incertains sur ce qu'on veut ou ne veut pas; de nous raser et nous pomponner avec un soin particulier; de laisser voleter à notre cou un foulard négligent et multicolore; de nous asseoir en croisant très haut les jambes et pinçant les cuisses, sinon les fesses; d'aimer et de rechercher la solitude contemplative, surtout à la plage ou près des terrains de sports; de laisser traîner sur notre toilette, en un désordre sans rien d'artistique, un tas d'objets et de produits de beauté, qui sont souvent la cause de nos petits boutons; d'avoir une sainte frousse de la police, et plus encore des souris; de manquer de galanterie jusqu'à trouver les hommes plus beaux que les femmes, comme c'est le cas chez les animaux; d'être sempiternellement préoccupé de notre ligne, de notre sveltesse; d'avoir la même préférence que les entraîneuses pour le tabac anglais parfumé et les bouts dorés, etc. etc. Vous voyez bien! les points de repaire, les signes distinctifs de notre féminité masculine ne manquent pas. Nous en avons même trop, au point qu'ils sont devenus le secret de polichinelle, et qu'un quelconque quidam, s'il a tant soit peu le sens de l'observation, est à même de s'ériger devant nous en accusateur — accusateur de quoi, je vous le demande? Pour beaucoup d'entre nous, comme déjà dit, il est absolument égal qu'on nous sache des homosexuels, soit parce que notre situation est indépendante, que notre fortune nous permet de braver la vindicte publique, soit que notre situation est si modeste qu'elle n'éveille aucune jalousie et nous fait passer inaperçus, que nous avons l'insouciance de la jeunesse ou que notre grandeur d'âme est telle (chez très peu d'entre nous, chez Rolf en particulier), que la bave des crapauds ne peut ternir notre altière sérénité. Mais pour tous les autres — aussi pour moi,

dont le courage n'est pas la vertu dominante — il est important, même nécessaire, que le secret subsiste plus ou moins. Quand par hasard l'un d'entre nous, pauvre timoré, a donné lieu à un simple soupçon d'inversion sexuelle, c'en est fini de sa tranquilité; il a des cheveux dans sa soupe, le vers est au coeur du fruit, invisible et malfaisant. Plus moyen de se refaire une virginité, de reconquérir un brevet d'homme, de mâle complet. Celui ou plus souvent celle qui a découvert le pot aux roses, s'empresse de publier sournoisement à tous les échos, avec une satisfaction qui tient du sadisme, l'étonnante nouvelle: „Vous savez, tel ou tel? c'est une tante, mais oui, un sodomiste; qui l'eût cru ?" Et d'ajouter un tas de détails croustillants, inventés souvent de toutes pièces, et de „je m'en doutais depuis longtemps!" C'est tout juste si la famille du pauvre hère n'est pas mise en cause, de même qu'on a la commisération de taire son infortune à un mari cocu. Rares sont les victimes de tels ennuis qui osent réagir ainsi qu'il le faudrait; généralement ils courbent le front comme des enfants pris les doigts dans le nez, incapables de tenir tête à l'orage — qui ne manque jamais d'avoir un retentissement profond et prolongé sur toute leur existence. Mais ceci est une autre histoire, qui allongerait trop mon essai. Au sujet des ennuis dont il peut arriver que nous soyons les victimes, je rappelle que „Le Cercle" est un conseillé avisé et même un ange gardien précieux, grâce à son immense expérience en matière de droit en général, et de notre droit en particulier. Je me fais également un plaisir et un honneur de rendre ici à notre brave revue l'hommage qu'elle mérite, pour l'aide désintéressée qu'elle nous apporte toujours dans nos recherches et relations d'amitiés. Utile au plus haut point, il est dommage qu'elle ne soit pas davantage soutenue, financièrement et moralement.

(à suivre)

Briefe und Menschen

Lieber Kamerad Rolf!

Darf ich zu dem Thema „Eine Kritik und eine Antwort" auf Seite 24 des letzten Heftes noch ein Wort sagen? Gerade das Osterheft wirkte auf mich als ein Ganzes, dessen Teile besonders fein aufeinander abgestimmt waren. Den Beitrag „Stärker als der Tod" von Hans Alienus fand ich wundervoll in der Tiefe des Empfindens. Denn er will uns das Verzichten leichter machen und verschönern helfen und die Opfer werden in ihrer einzigartigen Größe verständlich, die mancher Freund für den Einen — den Einzigen — zu bringen bereit ist, trotz aller, besonders für den Außenstehenden, unbegreiflichen Charakterunterschiede. Das ist eine Tendenz, mit der gewiß so manchem unter uns mehr gedient ist als mit einem Augenblicksvergnügen. Ueberdies sind eine ganze Reihe sehr feiner Bemerkungen in der Arbeit enthalten; so über den Trost, den es gewährt zu wissen, wo wir einen Menschen suchen können, selbst wenn er uns noch so weit ins Unerreichbare entrückt wird. Dergleichen liegt im Kreise der Erfahrung eines jeden. Hat das Aprilheft demnach alles in allem einen einigermaßen ernsten, aber vollen Ton angeschlagen, so brachte inzwischen das Maiheft schönstes Licht. Und ich glaube, erst Beides zusammen ergibt den wahren Abglanz des Lebens, auch des unseren.

Geo, Lugano.